

la meec  
présente

26  
août  
2009

Le vrai remède  
contre la  
malbouffe



# la mousson d'été

contemporain  
temporairement  
contemporain

## éditorial

### Le langue-à-langue des gratte-papiers

«Ta langue le poisson rouge  
dans le bocal de ta voix»

Guillaume Apollinaire

À la Mousson d'été, pas de répit pour les traducteurs et interprètes. Le bain de langues est bouillonnant. Catalane et castillane ; italienne, israélienne, les langues ne restent pas dans la poche de leurs auteurs. Elles sont au cœur des débats. Et ici, on ne donne pas sa langue au chat. Minoritaires ou non, les langues sont vivantes et vivifiées par leurs adeptes temporairement mussipontains.

Et les auteurs ne se laisseront pas couper la langue. Rodrigo Garcia combat la langue de bois par une langue tactile qui se lit au doigt. Le malin Paravidino détient la palme linguistique du faux ami avec son titre *Morbid* qui traverse d'une même signification toutes les langues européennes, hormis la sienne ! Le prince des mots tordus jubilerait dans cette Meeec des langues bien perdues.

Alors, qu'un cheveu ou un bœuf se soit glissé dessus, n'avez pas votre langue... Et un petit conseil de grand-mère pour l'empêcher de fourcher en fin de Mousson : trempez quelques langues-de-chat dans votre verre de vin rouge...

Ch.L.

Avant le déluge  
Frères Presniakov (Russie)

Juke - Box  
Proposition de  
David Lescot

Le diable  
de Châtillon  
Guilad Evron (Israël)

Unipetit.tour...  
...par l'Université d'été



Rédaction :  
Olivier Goetz / Charlotte Lagrange  
Nicolas Tisserand

graphisme : Yoann Herda

Retrouvez le Temporairement Contemporain sur Internet :  
<http://www.meeec.org/Temporairement-Contemporain,2758>

## AVANT LE DÉLUGE Frères Presniakov (Russie)

Avant le déluge, il est préférable de penser à louer une barque.

Vous l'aurez sûrement aussi remarqué lors de vos dernières courses, mais certains phénomènes sont difficilement explicables ; telle la croissance exponentielle du rayon chips de tout super-hyper-méga marché digne de nos sociétés contemporaines.

Un homme est ainsi piégé dans un choix cornélien, quelle variété expérimenter ? Le pauvre est complètement dépassé.

Un employé du magasin vient donc l'inciter à choisir un paquet en particulier ; celui qui le sauverait de la fin du monde. Le ticket d'un grand jeu-concours serait à l'intérieur pour gagner un yacht, destinant l'heureux élu à devenir le nouveau Noé.

« La fin de toutes choses est proche. Soyez donc sages et sobres, pour vaquer à la prière. » (1 Pierre 4:7)

La folle aventure d'Éon commence alors. Il échafaude une stratégie des plus rocambolesques pour le plus grand plaisir des spectateurs, tout aussi dubitatifs que les personnages qu'il croisera. « Mais P'pa, aujourd'hui, c'est autre chose, quel déluge il peut y avoir ? Tout le monde survivra, ce n'est pas si facile de nous anéantir... »

Pendant ce temps, le fils établit la liste des courses pour fêter son prochain anniversaire ; mais malheureusement, la « crise » est passée par là, et le montant de la facture est bien salé. Il propose une solution des plus évidentes ; faire une salade de feuilles de coca, le kilo n'est qu'à trois euros !

Vous l'aurez compris, les personnages mis en scène par les frères Presniakov sont victimes d'une société de consommation qui réclame toujours plus ; ils nous plongent ainsi dans une réalité dont le cadre s'effrite au fil des répliques.

Voilà un texte dans lequel le rire reprend le contrôle ; tous les éléments indispensables pour conquérir le public y sont : l'amour, résultat d'une prouesse hormonale magnifique : « Et donc tu m'as choisi sur l'odeur de ton produit de rinçage préféré ? » ; la tristesse : « en Irak... le vieux a commencé à crier, c'est quoi cet Irak, où est-ce que ça se trouve... il croyait que son fils était parti là-bas pour aider » ; et la paranoïa terroriste : « je dis que j'encule leur putain d'avion, et eux, ils ont cru que j'étais sérieux, ils ont mis le cap sur le Canada, là ils m'ont débarqué, ensuite ils m'ont transféré aux States et m'ont collé deux ans... ».

Sous ce divertissement jubilatoire, on découvre une analyse

bien peu glorieuse du mode de vie que les autres (toujours les autres !) ont choisi. Les frères Presniakov ne se prennent pas au sérieux et c'est peut-être pour cela que la sauce prend si bien.

Ah ! si seulement Dieu était un employé de supermarché et la providence se trouvait au fond d'un paquet de chips...

N.T.

*Oleg et Vladimir Presniakov, originaires de l'Oural sont des figures cultes de la vie théâtrale russe. Ils fondent en 1998 le Théâtre pour la jeunesse à l'Université Gorky. Ils y montent eux-mêmes leurs propres pièces. Auteurs dramatiques, romanciers, metteurs en scène, ils sont découverts à Moscou avec Terro-risme, mis en scène au Théâtre d'Art en 2002, et qui leur vaudra le prix d'auteur européen en 2003. Dans le rôle de la victime a été joué en lituanien surtitré au Théâtre de la Commune en novembre 2007, et une adaptation cinématographique de la pièce a reçu en 2006 le prix du meilleur film au Festival du Cinéma de Rome.*

## JUKE BOX - lecture interactive

*Les rencontres se suivent et ne se ressemblent pas. Quand des auteurs décident de jouer avec leurs spectateurs, cela donne ça : un dialogue entre demandes de lecteurs et réponses en lectures. Une découverte ludique qui en amusera plus d'un. David Lescot avait initié ce juke box à l'occasion de la création de sa pièce l'Européenne à la Comédie de Reims. Il remet ça à la Mousson d'été et cette fois, il entraîne avec lui Gérard Watkins et Marion Aubert. A vous de jouer... Munissez-vous de votre imaginaire, les règles du jeu sont ci-dessous...*

Ch.L.

«L'auteur comme un juke box. Avec son œuvre complète, qu'elle soit monumentale ou succincte, à portée de main.

Et vous, la clientèle, vous mettez un jeton, histoire de vous dégourdir les oreilles.

Et vous sélectionnez ce qui vous fait envie, vous lui demandez de vous jouer un extrait, une chanson, un combat, un rêve, un duo, une première fois, ce que vous voulez...

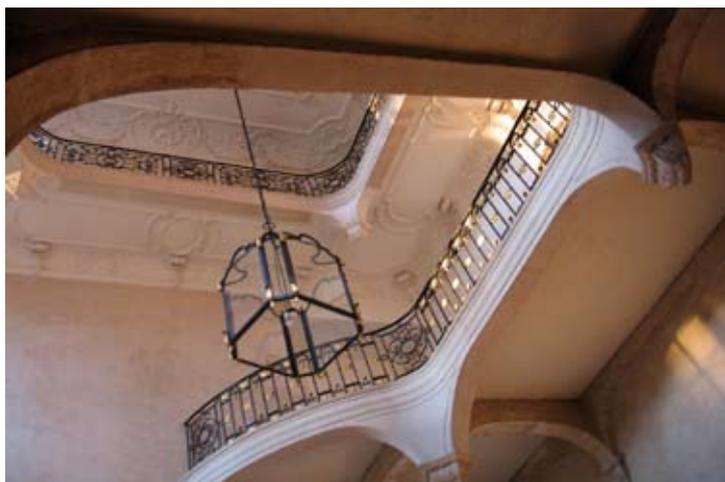
Et le juke box vous le fait avec ce qu'il a en magasin. Chaque morceau dure entre deux et quatre minutes. Le juke box peut-être composé de plusieurs auteurs.

Mais chaque membre de l'assistance n'a droit qu'à un jeton.»

David Lescot

temporairement contemporain / la mousson d'été / 26 août 2009

1



# ” - La langue reste toujours. - Comme

## LE DIABLE DE CHÂTILLON Guilad Evron (Israël)



n ce paysage de Mousson 2009, *Le diable de Châtillon*, pièce de Guilad Evron, constitue une heureuse surprise. C'est peu de dire que l'œuvre est atypique, elle déplace les codes (codes que l'on serait, par ailleurs, bien embarrassé d'avoir à définir !) et nous oblige, jusqu'à un certain point, à modifier notre définition du

« contemporain ». D'une part, sa forme assez conventionnelle (s'agissant d'un drame historique en costume) évoque un théâtre d'un autre âge ; d'autre part, la portée romanesque du texte (proche de celle d'un scénario de cinéma, genre dans lequel travaille, par ailleurs, l'auteur) en escamote, à première vue, la modernité. Là encore, on ne peut faire comme si la pièce n'existait pas, et comme si elle n'avait pas les qualités qui justifient sa distinction. Il convient donc, avant de se laisser bercer tout simplement par son charme, de tenter de comprendre ce qui, en plus de sa rareté, en fait le prix.

L'action se situe sous le règne de Baudouin IV, dit « le lépreux », roi de Jérusalem, au XIIe siècle. Encore enfant, Baudouin contracta la lèpre. Couronné à 13 ans, il mourut à l'âge de 24 ans. Entre temps, il avait réussi à repousser les attaques du sultan Saladin qui, à sa mort, signifia le respect que lui inspirait son ennemi en portant le deuil. Les chroniqueurs s'accordent à faire de Baudouin un grand roi, malgré sa constitution chétive et son impuissance physique ; ils disent que, s'il avait vécu plus longtemps, il aurait peut-être réussi à éviter la chute du royaume qui se produisit peu après sa disparition.



artyr au service d'un idéal (celui d'un royaume franc), Baudouin illustre parfaitement le motif anthropologique du sacrifice du roi, que Jean Duvignaud place à la naissance du théâtre. Face à cette occurrence d'un thème universel, on pense forcément un peu à Calderón (*La vie est un songe*) et à Jerzy Grotowski (*Le Prince Constant*). Dans une moindre mesure à Ionesco (*Le roi se meurt*). L'objet spectaculaire que constitue ce corps royal qui se décompose (littéralement) sous nos yeux, de scène de scène, jusqu'à n'être plus qu'une tête aux orbites vides posée sur une étagère, possède, à lui seul, sa légitimité théâtrale. Pris à la lettre, le sous-titre de la pièce « Quand il ne reste plus que la langue » nous rapproche aussi de Beckett (*Pas moi*, où il ne reste du personnage qu'une bouche qui profère le texte dans le trou minuscule d'un rideau noir). Mais, cette langue qui demeure est aussi celle d'un discours aimable et fleuri. Il ne s'agit pas seulement de raconter, mais de « bien raconter », comme on le répète, souvent, dans la pièce, à propos du roi ou de son serviteur Gaston. Il n'y a donc rien d'absurde dans cette fable, même si la grandeur de ces rois-chevaliers venus combattre l'Islam en « Terre Sainte », appartient bel et bien à une sorte de légende. La peinture des héros, avec ce magnifique personnage de Renaud de Châtillon (celui du titre, on se demande pourquoi), et cette étonnante princesse Sybil (la sœur du roi), parée de sa robe de cauchemar, tissée des cheveux de son mari, Guy de Lusignan, et couverte de bijoux, participe d'une iconographie, digne des enluminures médiévales qui illustrent cette période. Une piste d'analyse serait donc la présence de ces « objets » qui focalisent l'attention, nouant dans un même

2



# quelque chose qui clignote dans le noir.”

faisceau, la technique, l'esthétique et l'éthique. Car derrière la question matérielle de la représentation (le jeu d'un corps tronqué), se profile évidemment la question d'un art théâtral (avec ses généalogies que nous avons évoquées) et, sans doute aussi, la question politique. Qu'un auteur israélien s'intéresse à l'histoire de son territoire national est tout à fait normal, qu'il en fasse une pièce de théâtre ne peut être exempté de toute signification. S'il ne s'agit pas, forcément, de traduire, par l'évocation de conflits millénaires (les combats des Croisés francs et des Musulmans égyptiens et syriens), les conflits qui opposent, aujourd'hui, Israéliens et Palestiniens, il y a, du moins, le rappel du fait que la situation politique des territoires du Proche-Orient était déjà l'enjeu de luttes mortelles, il y a, de cela, 900 ans.

O.G.

*Guilad Evron est né en 1955 à Tel Aviv. Il est scénariste, auteur de théâtre et romancier. Ses pièces Rain, Jehu, The Mountain does not move, Kane, Good Heart, Starring eye et Don Quijote – The Show ont été successivement montées dans des théâtres israéliens depuis 1988. En cinéma, Guilad Evron a travaillé pour Past Continues, un film d'Amos Gitai.*



La bataille de Montgisard avec le jeune roi lépreux et la Vraie Croix  
Peinture de Charles Philippe Larivière (1798-1876)

3



# UN PETIT TOUR...

...en commençant par la rencontre très formelle de Fausto Paravidino qui s'est tenue ce dimanche 23 août. Très organisées par Jean-Pierre Ryngaert, ces rencontres, devenues coutume à la Mousson d'été, donnent la parole à trois stagiaires sur le mode d'un texte à dire à l'auteur. Voici l'une de ces contributions...

« Texte écrit par étapes.

Première étape : Quand je lui ai demandé de préciser la consigne d'écriture pour ce moment, Jean-Pierre m'a dit : « tu parles à l'auteur les yeux dans les yeux. ». Peste ! Les yeux dans les yeux... Jusqu'à présent, moi et les auteurs c'est resté platonique, voire plus... ou encore moins, cela dépend dans quel sens on raisonne. L'auteur écrit, je lis, j'écoute ou je vois le spectacle. Nous avons une relation. Ça commence à devenir intéressant quand l'auteur me touche. Mais là, j'en parle plus volontiers à mes amis qu'à l'auteur lui-même. De son côté, l'auteur se doute peut-être qu'il y a quelque chose mais sans en être tout fait certain, j'imagine. Alors, Fausto Paravidino, j'ai déjà entamé une relation avec vous à travers *Gênes 01* et *Nature morte dans un fossé* que j'ai lus avant de voir des spectacles.

Deuxième étape : Au réveil, ce matin. Je me souviens avoir pensé à la fin de mes lectures : « ce garçon a des choses à dire. » Dans *Nature morte dans un fossé*, il y a avait déjà le sexe, les désastres familiaux, les grosses voitures, la précision des faits et gestes. Dans *Morbid*, je ne voudrais parler que du texte que j'ai entendu dans la continuité de ma relation avec vous. Voilà quelques réflexions en vrac que la lecture a provoqué chez moi :

1. Je connais mal Berlusconi. Je me souviens cependant d'une extraordinaire photo de lui avec ses enfants : photo entièrement repeinte pour gommer tout imperfection, un ventilateur hors-champ pour donner du mouvement à la chevelure de ses filles. Filles superbes. Peut-être un garçon (superbe aussi) à la gauche de la photo. En France, nous avons, nous aussi un pouvoir politique assez particulier qui s'est approprié un mot : décomplexé.

2. J'ai grandi dans l'après 68 et la grande période de la libération sexuelle (je parle toujours de *Morbid*). Je me dis que le mariage de ces idées-là et du libéralisme a produit un monstre.

(je n'ai pas pu continuer à cause du petit déjeuner et des ateliers.)

Troisième étape : après avoir vu/lu le texte d'un peu plus près dans l'atelier de Jean-Paul Wenzel. Toujours en vrac, on recommence :

1. Ce texte me donnerait envie de travailler musicalement. Voix, rythmes. Temps. Laisser des vides.
  2. Aimer les personnages. Leur donner une chance. Chercher leur sincérité.
  3. L'usure des mots, l'usure des situations.
- Fausto Paravidino, je crois toujours que vous êtes un garçon qui a des choses à dire. »

Bernard Voisin

... Si l'on entre dans un atelier, on peut commencer à découvrir ce qui s'y passe. Voici un résultat de l'exercice proposé par Jean-Marie Piemme à ses stagiaires : écrire une lettre à la personne de son choix au sujet de la pièce *Agreste* de Newton Moreno :

« Chère Maman,  
Je viens de lire une pièce qui m'a rappelé un souvenir commun. Elle s'appelle *Agreste*, Mauve rose. Malgré une deuxième lecture, ce texte reste énigmatique. Peut-être y a t'il quelque chose lié à la féminité. A voir...  
C'est un conte. Un homme et une femme se rencontrent très doucement. Ils s'installent dans un village. Ils vivent alors reclus et se découvrent progressivement dans l'obscurité. C'est ainsi pendant longtemps, jusqu'à ce que l'homme meurt. C'est la deuxième partie du conte qui m'intéresse ici. Les vieilles du village viennent préparer le mort pour l'enterrement. Le corps est nu sur la table. La femme s'en détourne. Elle n'a jamais vu son homme nu. Les femmes découvrent que l'homme est

temporairement contemporain / la mousson d'été / 26 août 2009

4



## ... PAR L'UNIVERSITE D'ETE

une femme. La cruauté des villageois se déchaîne contre la veuve devenue le mal incarné. La femme dément : elle vivait avec un homme. Les villageois finissent pas brûler la maison avec la jeune veuve restée auprès de son homme.

Bizarrement, cette pièce m'a rappelé le jour où tu as dit à mon frère et à son amoureux qu'ils n'étaient pas de vrais hommes parce qu'entre autres, ils ne portaient pas ta valise et qu'ils mettaient des heures à choisir le polo qu'ils allaient porter le matin. Remarque qui, tu t'en souviens, avait suscité une dispute déchirante. Mais c'est beaucoup moins d'homophobie dont il est question dans cette remarque que de stéréotypes qui pèsent sur chacun des sexes.

Les dernières répliques de la pièce me restent en mémoire. La veuve restée dans sa maison qui brûle "allume quand même une petite lanterne" dit le conte. "Elle se voyait toute entière pour la première fois. Elle découvrit alors ce que c'était qu'une femme." »

Clémence Bordier

*Et l'aperçu se termine avec le regard posé par Eloi Recoing sur son travail à la Mousson d'été... Depuis qu'il a rejoint Jean-Pierre Ryngaert et son équipe de professeurs de l'université d'été, il ne l'a plus quittée...*

*Est-ce que ton travail avec les stagiaires s'est modifié au fur et à mesure des années ?*

Avec les confrères, on dit en rigolant que le niveau monte, que les gens sont de plus en plus précis dans leurs désirs quand ils demandent à venir ici. C'est cet aspect-là qui fait qu'on ne peut pas avoir la même pédagogie... Mais ce qui reste commun, c'est la diversité de ces stagiaires : professeurs, étudiants en thèse ou en master, acteurs, directeurs de structure. C'est pour moi une grande richesse pédagogique.

Quand je suis arrivé, je sentais une plus grande séparation

entre l'université et la Mousson. Depuis, on a tous travaillé à créer du lien grâce aux rencontres très formelles et aux repas avec un auteur. Je continue en invitant un auteur, un acteur, un metteur en scène de la lecture dans l'atelier matinal dès qu'ils sont disponibles. Au fond, l'université doit se poursuivre l'après midi...

*Comment travailles-tu avec les stagiaires ?*

Chaque texte appelle des moyens d'investigation différents. Mais depuis quelques temps, le centre de gravité de mon activité a évolué vers la traduction. Alors j'ai mis l'accent sur le passage d'une langue à l'autre. La traduction est une porte d'entrée formidable dans la dramaturgie.

Et j'aime ce qui m'est éloigné, ce qui m'est étranger, ce qui me dérange. À la Mousson, on est servi de ce point de vue là, il y a beaucoup de choses déroutantes. Alors j'essaie de transmettre cela : qu'on puisse accepter d'être déplacé dans ses envies, dans ses goûts. Pour dérouter les stagiaires, je leur ai fait traduire des extraits de Sauvages, l'homme aux yeux tristes de Klaus Händl alors qu'ils n'y avaient que deux germanisants dans le groupe. Ou ce matin, chacun devait jouer la pièce en cinq minutes avec des marionnettes élémentaires : les mains. C'est l'épreuve vitézienne du classique en 5 minutes appliquée aux écritures contemporaines...

Je tiens surtout à dire que l'université n'est pas tant un lieu de formation qu'un lieu de transmission. Cela suppose un rapport au temps et à la mémoire. Les professeurs qui animent l'université ne sont pas seulement universitaires. Ils sont des praticiens, des mémoires ambulantes du théâtre.

Propos et contributions  
recueillis par Charlotte Lagrange

temporairement contemporain / la mousson d'été / 26 août 2009

5



# la mousson d'été

9h30 > 12h30 ateliers de l'université d'été

14h - conférence - salle Lallemand

Théâtre et Musique par Isabelle Moindrot

16h - lecture - bibliothèque

**Le diable de Châtillon, quand il ne reste plus que la langue**

de Guilad Evron (Israël)  
texte français de Zohar Wexler

dirigée par Zohar Wexler / avec Daniel Berlioux, Elisabeth Catroux,  
Jean-Claude Leguay, Serge Maggiani, Catherine Matisse et  
Pascal Rénéric / régie : Pascal Flamme et Joë Baudot

18h : lecture interactive - chapiteau

Juke-box

une proposition de David Lescot,  
avec Marion Aubert, David Lescot et Gérard Watkins,  
régie : Philippe Hariga et Jérôme Lehericher

20h45 : lecture - amphithéâtre

**Avant le déluge** des Frères Presniakov (Russie)

texte français de Hélène Henry / dirigée par Michel Didym assisté de Edouard Signolet  
avec Quentin Baillot, Daniel Berlioux, Thomas Blanchard, Norah Krief, Jean-Claude  
Leguay, Serge Maggiani, Julie Pilod, Edouard Signolet, Stéphane Varupenne (de la Co-  
médie Française), Ophélie Marsaud et Johann Riche (musique) /  
régie : Mickael Schaller et Yannick Schaller

22h30 : lecture - cellier

**Contre le progrès, 7 petites pièces burlesques**  
de Esteve Soler (Catalogne)

texte français de Alice Denoyers

dirigée par Gabriel Dufay  
avec Daniel Martin, Julie Pilod, Edouard Signolet, Stéphane  
Varupenne (de la Comédie Française), Paul Wenzel  
régie : Michel Baudot

00h : Concert - chapiteau

Mell

suiivi de DJ set - on vous passera des disques  
régie : Philippe Hariga et Jérôme Lehericher

programme  
mercredi 25 août



onda



Sala Beckett  
Obrador Internacional  
de Dramatúrgia

LLL institut  
ramon llull  
Llengua i cultura catalanes

la culture avec  
la copie privée

paul  
erlaine  
université - metz  
ulr sciences humaines et arts

france  
bleu  
sud lorraine

Télérama